

« Dieu est grand, je me débrouille seul »

ou Le cas d'Inox, l'enfant d'acier*

Christine DENOT**

INTRODUCTION

Ce texte a pour objet le travail des enfants et des jeunes en milieu urbain africain comme phénomène révélateur d'une société en mutation.

Le travail des enfants et des jeunes fait référence à un contexte de crise dont on ne peut pas faire abstraction. Les bouleversements économiques, politiques, sociaux, culturels sont nombreux. La crise prend ici tout son sens : un croisement entre traditions et modernités ; une bifurcation qui entraîne les acteurs sociaux sur des chemins déjà balisés, mais aussi sur de nouveaux chemins qu'il leur faut défricher, ou sur d'anciens qu'il convient de modifier. Ce contexte engendre une certaine déstructuration sociale qui peut entraîner certaines formes de marginalité (délinquance, prostitution, vente et (ou) consommation de drogues, etc.) ; mais il est aussi à l'origine de recompositions sociales. L'étude du travail des enfants et des jeunes est indissociable de ces transformations qui s'opèrent, notamment de l'évolution des liens familiaux et de la « monétarisation » de ces relations (l'enfant ou l'adolescent contribuent au budget familial souvent de manière décisive). Le rôle de l'enfant évolue donc et, par conséquent, la place qu'il occupe dans la société se modifie aussi. Soumis traditionnellement à ses aînés, l'enfant semble acquérir une certaine autonomie en gagnant l'argent indispensable au foyer. Il est amené de plus en plus à se prendre en charge. La précocité de ces

* Ce travail se situe dans un programme de recherche initié par l'Orstom et intitulé : « Crise et individualisations en Abidjan ».

** Sociologue, Groupement interdisciplinaire en sciences sociales de Côte-d'Ivoire (Gidis-CI) BP 559 cidex 1, Abidjan 06 Côte-d'Ivoire.

jeunes travailleurs est remarquable. Tout en développant un sens aigu des responsabilités vis-à-vis de leurs familles, ils acceptent difficilement l'autorité de leurs aînés. Ils acquièrent la conscience d'être de jeunes travailleurs avec leur fierté et leur dignité. Ils sont nombreux en Côte-d'Ivoire, déscolarisés devenus jeunes travailleurs. La majorité des enfants scolarisés dans le cycle primaire n'atteignent pas le cycle secondaire, refoulés, exclus, par un système scolaire très sélectif (concours d'entrée en sixième, certificat d'études primaires élémentaires, classes surchargées, etc.). Les petits métiers offrent alors une porte de sortie qui n'est pas conciliable avec l'école car, en Côte-d'Ivoire, il n'existe pas de possibilité d'assumer les deux, grâce à des classes à double flux, par exemple. Ces jeunes, poussés à tout mettre en œuvre pour sortir d'une situation d'« échec », créent, inventent et, surtout, tentent de s'adapter.

Pour nous approcher d'eux, nous avons procédé à des entretiens, en optant d'emblée pour une méthode qualitative fondée sur l'étude de cas individuels à travers le recueil d'histoires de vie (FERRAROTTI, 1983) et l'observation directe, notre ambition étant de rendre compte à plus long terme de plusieurs histoires de vie. Ce texte présente les premiers résultats d'une enquête réalisée auprès d'un de ces enfants travailleurs. Durant les entretiens, il y a eu beaucoup d'hésitations. L'enfant n'a pas l'habitude de parler de lui à un adulte attentif. La place de l'enfant est ici interrogée. C'est l'enfant qui traditionnellement écoute et non l'inverse. Mais après quelques entretiens, Inox s'est approprié sa parole. L'enfant révèle bien plus que quelques impressions qui auraient pu sembler *a priori* immatures. Il nous tient en haleine tant ce qu'il dit témoigne de la richesse d'un vécu qui est aussi celui de nombreux autres enfants, et des multiples stratégies mises en place pour conquérir, acquérir un statut qui lui convienne. La force intérieure d'Inox, son volontarisme, son dynamisme, son absence de fatalisme surprennent. Inox est engagé dans un combat, il lutte pour survivre, pour vivre, pour mieux vivre.

INOX, UN ENFANT COMME LES AUTRES

Inox est un enfant parmi tant d'autres, un enfant comme les autres¹. Il vit pareil à ceux-là dans un pays où 70 % des jeunes n'accèdent pas au cycle secondaire (UNICEF, 1991) et où le travail est le lot quotidien de la majorité d'entre eux. Citadins, abidjanais avant tout,

¹ Voir à ce sujet l'enquête la plus récente effectuée auprès de 1012 enfants défavorisés (DEDY, 1990) ; il s'agit de l'échantillon le plus grand étudié jusqu'à présent en Côte-d'Ivoire.

ils sont ivoiriens ou originaires des pays frontaliers et sont issus de milieux socio-économiques modestes. À cheval sur deux mondes, entre traditions et modernités, ils adhèrent tour à tour à certaines valeurs conservatrices du système familial et à d'autres plus novatrices du système urbain (KONE, 1993).

Inox a douze ans, il est burkinabé. De générations en générations, sa famille a été attachée à la terre, fidèle à la tradition gourounsi, une ethnie composée essentiellement d'agriculteurs. Puis, en 1954, cette reproduction à l'infini s'est rompue. Les parents d'Inox, qui ont quitté leur village, ont suivi le chemin de nombre de leurs frères en partant à l'aventure vers la Côte-d'Ivoire qui leur apparaissait comme un Eldorado. La Terre promise ne fut pas si prometteuse, et la famille dut s'installer dans l'un des bidonvilles d'Abidjan où s'étaient déjà entassés avant eux tant de leurs compatriotes. Depuis plus de vingt ans, ils habitent là. Ils ont tout d'abord vécu d'expédients. Puis le père a trouvé un travail de cuisinier chez un Européen, où il est resté dix ans, jusqu'en 1980. À ce moment-là, l'employeur a dû rentrer dans son pays et le père s'est retrouvé sans emploi. C'est à cette époque qu'Inox est né après quatre grandes sœurs et un grand frère. Un troisième garçon, Justin, est né après Inox. Trois sœurs sont mariées, la cadette, quatorze ans, vit, avec Inox et Justin, chez leurs parents. Deux sœurs mariées ont quitté le bidonville, la troisième y est demeurée et elle vend des bananes plantains braisées au bord de la route. Le grand frère, quant à lui, est employé dans une boulangerie. Le père, cinquante-quatre ans, a tenté de retravailler, comme gardien de nuit, mais la rémunération étant trop faible, il a abandonné après quatre mois d'essai. Depuis, il loue des baraquements en bois et en tôle, dont il est propriétaire, aux nouveaux arrivants qui désirent se loger dans le bidonville. Il cultive aussi un champ. La mère, quarante-quatre ans, a dû seconder le père pour faire survivre la famille. Elle a pu, grâce à son fils boulanger, trouver à vendre du « pain mort ». Il s'agit de pains durs, de pains non vendus, qu'elle achète à un moindre prix et qu'elle utilise pour des bouillies ou en tranches fricassées, analogues au pain perdu français. La famille étant monogame, elle n'est pas aidée dans sa tâche par une co-épouse. Elle vendait des oranges jusqu'à la perte d'emploi de son mari. Elle a dû se reconverter dans un commerce plus lucratif, qui permet aussi de nourrir en partie la famille avec les invendus. Ses revenus sont très faibles, de l'ordre de 500 à 1 000 francs CFA² par jour, ce qui est peu pour faire vivre une famille de cinq personnes³.

² L'unité monétaire de la Côte-d'Ivoire est le franc CFA ; cent francs CFA valent deux francs (français).

³ Il faut compter 1 500 francs CFA par jour en 1993 pour nourrir une famille de cinq personnes (voici quelques prix indicatifs : un kilogramme de riz vaut 175 francs CFA, un kilogramme de viande : 1 000 francs CFA, quelques aromates : 100 francs CFA).

Inox a donc dû travailler très jeune pour soutenir financièrement sa famille, et son jeune frère a fait de même. Inox a dû interrompre sa scolarité voici trois ans, au niveau du cours élémentaire deuxième année. Depuis, il est jeune travailleur « indépendant », en ce sens qu'il exerce une activité urbaine dans la rue sans contrôle apparent d'un adulte ; il se présente comme son propre patron. Il est vendeur de *Lotus*, selon l'expression consacrée, du nom de la marque de ces mouchoirs en papier. Depuis quelques mois, il vend aussi des journaux. Son jeune frère, lui, vend uniquement des *Lotus*.

Ce métier quasiment inexistant voici quatre à cinq ans a pris une ampleur considérable. Pratiqué aux carrefours d'Abidjan, il rend service à bien des automobilistes. Le mouchoir en papier fait dorénavant partie des objets coutumiers du citadin. Son utilité n'est plus à démontrer. Il est l'allié du conducteur transpirant dans son habitacle surchauffé, ou saisi par la chaleur à la sortie de son véhicule climatisé. Il est utile aux victimes des rhumes. Il est pratique quand il s'agit d'essuyer ici une tache, là une bouche d'enfant trop gourmand. En un mot, il est entré dans les mœurs abidjanaises. Les enfants travailleurs ne sont pas étrangers à cette vogue du mouchoir en papier. Toujours présents ou presque quand on a besoin d'eux, les vendeurs de *Lotus* ont permis la propagation de ce produit en convainquant les automobilistes de son utilité et donc de la nécessité de son achat. Comment un conducteur peut-il refuser le paquet qui lui est tendu quand il dégouline littéralement de sueur ? Ce même automobiliste n'aurait peut-être pas entrepris la démarche de s'arrêter pour entrer dans une pharmacie ou dans un magasin. C'est dans les faits une véritable campagne de marketing que ces enfants travailleurs ont menée à bien.

Inox n'est pas le véritable nom de cet enfant. Il s'agit en fait d'un surnom qui symbolise la représentation que se font nombre d'automobilistes de ces jeunes travailleurs. Toujours vaillants, sous le soleil ou sous la pluie, ces enfants semblent avoir été trempés dans un acier inoxydable. C'est ainsi qu'un automobiliste en mal d'humeur a baptisé cet enfant « Inox ». Humour ou dérision, clin d'œil ou cynisme, ce surnom est pourtant bien celui que pourraient porter bon nombre de ces enfants travailleurs. Il faut être d'acier pour survivre dans la rue, survivre dans le bidonville. Inox montre ce qu'un jeune peut mettre en œuvre pour y parvenir.

TRAVAILLER DANS LA RUE

La concurrence et les conflits territoriaux sont nombreux et Inox doit défendre sa place contre d'autres jeunes travailleurs, les irréguliers

(ceux qui cherchent un lieu de vente après avoir quitté un carrefour peu rentable, ou qui débutent dans le métier), et les réguliers (ses camarades qui fréquentent le même carrefour⁴). Les altercations, les disputes, les bagarres se succèdent avec une règle fondamentale : celle du plus fort. Les anciens font pression sur les intrus afin de les faire repartir. On constate depuis un an que ce groupe de jeunes travailleurs a augmenté très faiblement, en acceptant au comptegouttes les nouveaux, à condition notamment qu'ils soient des parents d'un membre de la bande. Sinon, au bout de quelques jours, l'étranger préfère partir, de gré ou de force. Il y a refoulement aussi lorsque l'activité pratiquée par l'importun est *a priori* incompatible avec les leurs. C'est le cas de la mendicité faite par les handicapés : Inox et ses compagnons repoussent les enfants handicapés mendiants, même ceux qui vendent des *Lotus* et des journaux. Ils considèrent que cette concurrence est déloyale, même s'il s'agit d'un parent, car l'enfant handicapé possède un atout sur eux, il fait jouer le sentiment de compassion. Ils ont ainsi chassé un enfant qui vend actuellement ses mouchoirs en papier à un autre carrefour « réservé » aux handicapés. Ainsi existe-t-il une spécialisation des carrefours. Toutes les activités ne peuvent donc pas coexister. Tel lieu accueille plus particulièrement les laveurs de pare-brise, un autre les vendeurs de *Lotus*, ou les mendiants, ou les adultes vendeurs ambulants qui proposent toutes sortes de marchandises aux automobilistes, etc. La concurrence oppose donc non seulement les réguliers aux « étrangers » au carrefour mais aussi les réguliers entre eux. En entourant une voiture dont les vitres sont ouvertes, les enfants assaillent les automobilistes. Après avoir crié leur offre de vente comme un cri de guerre : « Lotus ! », chacun part à l'attaque et dépose dans l'habitacle son paquet au grand dam des passagers, qui ne savent plus s'ils doivent refuser, accepter, ou combien de paquets acheter et à qui. La répartition des clients n'est pas la seule cause de conflits. Les dons que leur font les automobilistes, notamment en petites sommes d'argent, créent des disputes quant au partage. Ces règlements de comptes, au sens propre du terme, n'épargnent pas les membres d'une même famille, et la confiance ne règne pas toujours.

Pour tempérer ces heurts, réguler les nombreuses tensions, la petite bande s'est donné une structure minimale⁵. Jérôme, l'aîné (dix-huit ans), joue le rôle de médiateur et aussi de frère « fouettard » si un récalcitrant refuse de se soumettre. Il apprend aux enfants à

⁴ Les limites de la flexibilité du secteur informel se répercutent jusque dans les activités exercées par les jeunes ; voir à ce sujet LAUTIER (1986).

⁵ Cette organisation présente des analogies avec celle des « galladas » étudiées par MEUNIER (1977).

respecter le voisinage et, notamment, à ne pas faire de bruit aux heures de la sieste sous les fenêtres de l'immeuble près duquel ils vendent leurs marchandises. Ce respect d'autrui est une règle et la transgresser entraîne une correction infligée par Jérôme, ce que tout le groupe accepte d'autant mieux que l'aîné est aussi le protecteur de ses cadets contre l'étranger agressif. Ce rôle d'aîné de la bande est donc reconnu car il instaure une organisation nécessaire qui est appréciée par chacun. Celle-ci impose un certain ordre qui sécurise chaque enfant en créant une relative « harmonie ». Les enfants se créent une nouvelle « famille », dont les lois sont connues et intériorisées. Les abus de pouvoir sont bien entendu possibles. Inox, jusqu'à présent, ne s'en plaint pas, ce qui ne signifie pas qu'il n'y en ait pas.

La valeur du travail est importante pour lui et elle s'oppose à l'inactivité. Selon sa propre classification des enfants de son quartier, il y a ceux qui vont à l'école, ceux qui sont à la maison et ceux qui travaillent. Pour lui, il est préférable de vendre des *Lotus* que d'être oisif à la maison, comme certains enfants qu'il connaît. Il dit :

« [...] il y a des enfants qui demandent de l'argent, ce sont eux qui m'énervent [...], ils "gâtent le nom" de leur papa et de leur maman... »

Dans le français ivoirien populaire, « gâter son nom » est une expression très courante qui signifie « salir, compromettre sa réputation, déshonorer son nom » (aux sens propre et symbolique du terme). Inox s'insurge contre ceux des enfants qui mendient alors qu'ils pourraient exercer une activité lucrative. Dans le même sens, il n'apprécie pas non plus le comportement qui consiste à « vautouriser », selon son expression. Il s'agit de négocier avec des lycéens qui fréquentent un établissement scolaire du quartier où ils travaillent, dans le but d'obtenir les restes des repas dont ceux-ci bénéficient à la cantine ou de pouvoir aller regarder la télévision du lycée. Si Inox condamne la mendicité, il envie toutefois ces longues séances devant la télévision que lui interdit son père.

Les journées de travail se succèdent au carrefour et se ressemblent. Il se lève le matin et, après une toilette sommaire, prend la pièce de 50 francs CFA que lui donne sa mère pour son repas de midi. Puis il part avec son petit frère Justin. Il passe chez son fournisseur de *Lotus*, un petit épicier mauritanien, qui vend sa marchandise dans un kiosque en bois et en tôle. Il y achète un grand paquet contenant six petits paquets de mouchoirs. Le prix du petit paquet est de 100 francs CFA, celui du grand est de 400 francs CFA. Il ne bénéficie d'aucune réduction malgré sa fidélité au même commerçant, celui-ci ne le considérant pas comme un client privilégié. Inox rejoint son

lieu de travail après une courte marche de deux kilomètres. Il s'est arrêté juste avant devant un « tablier », commerce de petit étal en bord de rue, dont le tenancier propose cigarettes, journaux et autres petits articles vendus au micro-détail (une cigarette, deux bonbons, une lame de rasoir, etc.). Ce commerçant est lui aussi burkinabé du bidonville d'Inox. Il le connaît ainsi que ses compagnons, les observe de loin pendant qu'il travaille et les rencontre aussi, ainsi que leurs familles, dans le bidonville. Auprès de lui, Inox prend quelques hebdomadaires et aussi des *Lotus* qu'il s'est mis à lui acheter depuis qu'il s'est fait aussi vendeur de journaux. En saison sèche, Inox cache sa marchandise dans un caniveau afin de la protéger des voleurs. À la saison des pluies, cela n'est plus possible et représente un problème pour le jeune travailleur qui doit porter toute la journée, et ses journaux dans une poche transparente en plastique, et ses *Lotus*. Cela n'est pas pratique car il doit se faufiler entre les véhicules avec rapidité et agilité dans le mince laps de temps où le feu reste au rouge, et il lui faut vendre le plus possible en un minimum de temps. Il faut passer d'une file à l'autre et savoir s'esquiver au bon moment sans rester sur la route quand les voitures démarrent. Commencée dès 6 heures, la journée de travail s'interrompt vers 12 h 30 ou 13 h, pour la pause du déjeuner, lequel est généralement constitué par un morceau de pain (25 francs CFA) et une boîte de lait (115 francs CFA), ou de la viande séchée vendue par des commerçants ambulants qui passent au carrefour. Parfois, une habitante de l'immeuble voisin leur offre le repas contre de menus services (port de bagages, cueillette d'avocats dans un arbre près de chez elle, diverses courses, etc.). Elle est sénégalaise et, comme nombre de personnes qui côtoient les enfants (locataires ou propriétaires d'appartements de l'immeuble, automobilistes passant régulièrement à ce carrefour, habitants du quartier, etc.), elle les a pris en sympathie et exprime celle-ci à sa façon. Inox se repose ensuite avec ses camarades et il s'amuse un peu. L'« enfant » redevient un enfant, il chahute avec ses amis, fait des cabrioles, lance des plaisanteries... Mais ce n'est pas encore l'heure de rentrer à la maison. Il renouvelle son stock tout au long de la journée dès que celui-ci s'épuise, ce qui l'oblige à repartir à la boutique ou chez le tablier. Il vend un petit paquet 100 francs CFA l'unité. Son bénéfice est de 200 francs CFA sur un lot de six, acheté 400 francs CFA. Il peut ainsi gagner entre 500 et 1 500 francs CFA par jour. Il garde peut-être une petite part de cet argent pour lui mais ne le dit pas. Le plus gros, voire la totalité, de ses gains viennent s'ajouter à ce que gagne sa mère et son petit frère, cette somme est indispensable au budget familial. Elle est gérée par sa mère. Inox poursuit son activité jusqu'à la nuit tombée (18 h) et rentre ensuite chez lui, à Washington, bidonville au pied du quartier résidentiel de Cocody.

VIVRE À WASHINGTON

Le jeu reste important pour Inox. À douze ans, il est encore un enfant et, dès qu'il est libre à la fin de sa journée de travail, après avoir remis les gains de la journée à sa mère, il part jouer au football, aux billes, ou bien il se promène. Les bagarres rythment ces sorties ludiques.

Inox a son opinion sur son quartier. Il est révolté par sa saleté. Il dénonce les comportements des habitants qui contribuent à aggraver les conditions d'insalubrité. Il s'oppose aux gens du bidonville. Quand il parle d'eux, il les nomme « eux-mêmes » ou « d'autres », au contraire, lorsqu'il veut parler de lui, il insiste sur un « je » répétitif. L'absence de latrines oblige les habitants à « chier les cacas dehors », comme le dit Inox. Exaspéré par cette façon de faire, le jeune garçon considère qu'ils sont « trop bêtes », selon son expression. Et pourtant, il est contraint lui aussi à faire de même. Cela ne l'empêche pas d'avoir son avis sur la question et cet avis est le premier qu'il donne sur son quartier, en exprimant ainsi ce qui le choque le plus et lui déplaît. Son regard est critique, informé notamment par les connaissances qu'il a acquises à l'école ; il y a appris ce que sont des latrines et par conséquent qu'il est possible de faire autrement. Il ressent personnellement du mépris pour cette saleté. Il a du mal notamment à supporter le surnom que les lycéens qu'il côtoie en dehors du bidonville ont donné aux habitants de Washington : les « Américains », ce qu'Inox interprète pour sa part comme une insulte due à cette saleté. En tout cas, ce surnom renvoie au toponyme : selon ses habitants, Washington aurait été désigné ainsi en raison de la délinquance qui y régnerait. Inox a conscience de la nécessité d'assainir son quartier. Pour cela, la contribution de chacun lui semble importante. Il souligne l'utilité des cotisations pour des opérations d'amélioration des conditions de vie et il s'insurge contre le refus de certains habitants de participer à ces collectes.

Il est inquiet à cause des menaces de déguerpissement à l'encontre de son quartier, situé en lisière de la riche commune de Cocody, l'une des dix communes d'Abidjan, en bordure d'une autoroute où un habitat spontané s'est développé dans une zone difficilement constructible, les baraquements de planches et de tôles s'étagent le long d'une colline escarpée, ravinée par les eaux de ruissellement à la saison des pluies. L'espace y est « cher » et les habitations se serrent les unes contre les autres. La promiscuité est le lot auquel doivent s'habituer tous les nouveaux arrivants. Ils cherchent une place dans ces logements sommaires de quelques mètres carrés. Chez Inox, les enfants et les parents dorment dans la même pièce. Les enfants s'alignent comme des sardines dans une boîte, sur une natte.

Inox n'apprécie pas cette promiscuité. Ces baraquements accueillent essentiellement les migrants des pays frontaliers, notamment les Burkinabés. Ils tentent de travailler chez des particuliers de Cocody à qui ils offrent leurs services : cuisine, entretien des maisons, des jardins, etc. Le manque d'électrification, d'accès à l'eau courante et la promiscuité ont contribué à faire de Washington un bidonville. Un projet municipal prévoit à court terme que ce quartier soit rasé et réaménagé et que les habitants soient expulsés. Cependant, les autorités ont accepté de surseoir temporairement à son exécution, en tenant compte des arguments de la population. Celle-ci a invoqué les conséquences désastreuses que cette décision pourrait avoir sur la scolarité des enfants si elle devait être appliquée en plein cours d'année scolaire. Le quartier est donc en sursis⁶. Inox le sait et craint les conséquences. Il est dans l'incertitude. D'un côté, il pense que la municipalité a déjà accepté de retarder sa décision et qu'elle peut encore faire preuve de clémence et ne pas « casser » le quartier, selon l'expression usuelle. D'un autre côté, il aide son père à déménager. Celui-ci, propriétaire de plusieurs baraquements qu'il met en location, a dû commencer à les démonter par prudence. Il les reconstruit dans un autre quartier spontané de Cocody. Inox passe ses dimanches, quand il ne travaille pas dans la rue, à seconder son père dans cette tâche. Cette situation le maintient dans une insécurité quotidienne. Mais celle-ci ne se limite pas au toit qu'il a sur la tête.

Se nourrir à sa faim est pour Inox un vrai problème. La nourriture ne suffit pas toujours à la maison et ce besoin devient parfois si fort qu'il est à l'origine de conflits avec son plus jeune frère avec qui il n'a pas envie de partager le si peu qui leur est donné. Ce désir est tellement fort qu'Inox est prêt à remettre en cause son rôle d'aîné. De quatre ans plus âgé que Justin, il doit laisser de la nourriture au fond du plat commun pour les plus jeunes avec qui il partage les repas souvent composés de *tô* (boule de maïs) et d'un peu de sauce versée dessus. Dans le plat qui est posé entre eux, Inox, en tant qu'aîné, a droit aux meilleurs morceaux de poisson ou de viande s'il y en a, ce qui est excessivement rare dans l'alimentation des enfants. Cependant, il se doit de manger avec parcimonie en tenant compte des cadets envers qui il a une responsabilité. Ce rôle inculqué à Inox, notamment par sa mère qui le reprend régulièrement pour le lui faire accepter, n'est pas facile à assumer, surtout quand on a faim après une journée de travail dans les rues. Inox comprend ce qu'on attend de lui mais le remet en question. Face au plat, il préfère, pour survivre, subir les foudres de sa mère, les reproches et les pleurs de

⁶ Cette situation est commune à de nombreux quartiers précaires d'Abidjan ; voir à ce sujet BONASSIEUX (1987 : 196-197).

son frère, et se nourrir tant bien que mal. Il prend sur lui de refuser cette responsabilité trop lourde édictée par ses parents et par les normes de son groupe. Ce faisant, il se pose en individu cherchant à s'affranchir du rôle stéréotypé d'enfant soumis, simple élément dépendant de la structure familiale. Il choisit de manger la part réservée dans l'éducation traditionnelle à son frère. Sa priorité est alors de survivre. La « bonne » éducation, les « bonnes » manières lui apparaissent comme un luxe qu'il ne peut se permettre et il assume sa position en prenant le risque d'être frappé, ce qui est presque toujours le cas selon ses dires. Pourtant, la nourriture n'est pas très bonne et parfois avariée, ce qui est cause de nombreux maux de ventre et diarrhées. Ces maladies ne contribuent pas à harmoniser l'ambiance familiale et notamment au moment du repos. Réveillé à plusieurs reprises au cours d'une même nuit par son jeune frère malade, Inox a du mal à retenir son mécontentement. Il ne parvient pas à récupérer de la fatigue de sa journée et nourrit des rancœurs à l'égard de son cadet. Horripilé, il finit par le battre. Il s'ensuit souvent une altercation avec son père et Inox finit sa nuit dehors exaspéré, quand il ne fugue pas, quelquefois. Les rapports sociaux se durcissent au sein de la famille. Chez Inox, les ressentiments de celui qui travaille pour manger et contribuer à nourrir les autres se mêlent donc inextricablement à des jalousies plus « naturelles » de l'enfant vis-à-vis du petit frère protégé par les parents, au besoin contre lui. Or, cette amertume accumulée est aggravée par son départ précoce de l'école.

ÊTRE DÉSCOLARISÉ À LA « CITÉ DES PROFESSEURS »

Être déscolarisé à la « Cité des professeurs » comme Inox appelle le quartier du lycée technique à Cocody, qui est son lieu de travail, c'est être intrinsèquement lié à la vie scolaire. Ce lieu n'est pas aussi neutre pour lui qu'un marché ou un quartier administratif. Il lui renvoie sans cesse l'image de sa condition défavorisée. Les nombreux enseignants qui y habitent passent dans leur automobile chargée de leurs enfants qu'ils mènent à l'école. Les petits, leurs cartables posés à côté d'eux, observent, derrière les vitres souvent closes des habitacles climatisés, ces enfants travailleurs qui ont souvent le même âge qu'eux. Moqueurs ou apitoyés, le plus souvent indifférents, ils sont aussi des miroirs qu'Inox a souvent du mal à accepter. Mais le plus difficile pour lui reste les cars remplis de lycéens dont il doit subir les quolibets. Le lycée, pour lui, c'est l'image même d'une école devenue inaccessible. Mais en même temps, c'est aussi le lieu auprès duquel beaucoup d'habitants du bidonville trouvent à travailler, en proposant aux abords du lycée, sur leurs tables, des oranges, des

sandwichs, des gâteaux, dans de petites boutiques de fortune en planches et en tôle, qui encadrent l'entrée du lycée. L'école tient donc une place immense dans la vie du jeune Inox, tout déscolarisé qu'il soit, car elle est matériellement et symboliquement omniprésente dans son environnement.

Renvoyé de son école en même temps que son petit frère Justin, faute de moyens financiers pour poursuivre, Inox a dû abandonner sa scolarité. Les frais d'inscription s'élevaient à 2 000 francs CFA par enfant. Or, ils étaient trois avec sa sœur. La somme totale des 6 000 francs CFA nécessaire était trop élevée pour la famille. Les enfants continuaient malgré tout d'aller à l'école, négociant leur place. Un jour, « le maître nous a chassés », comme le dit Inox. Les enfants ont quitté définitivement l'école avec le souvenir vivace de leur humiliation et de leur impuissance. Sans pleurer, ils ont regagné le domicile familial, expliquant ce qui leur était arrivé à leur père. L'impuissance est devenue paternelle. Inox dit avec amertume : « [...] mon père n'est plus parti à l'école, mais il y a nos dossiers là-bas, tout est fini... »⁷ Pour Inox, cette exclusion est une humiliation encore accusée par le fait même que son dossier, attestant de sa scolarité et plus profondément de son identité en tant qu'écopier, n'a pas été restitué et lui a été volé en quelque sorte. Un profond sentiment de frustration l'habite, qui s'exprime aussi par une vive rancœur à l'égard de son père à qui il reproche de ne pas avoir pu payer ce qu'il fallait. Il dit : « [...] je suis toujours fâché, je voulais qu'il paye [...], j'allais continuer... » Cette expression : « j'allais continuer... » revient comme un leitmotiv dans le discours d'Inox, comme un espoir blessé. Cette rupture avec l'école est la source d'un des premiers conflits à l'avoir opposé à son père. Censé obéir aveuglément à son père, à son oncle, ou à un aîné, l'enfant ne doit pas en principe se rebeller contre cette forme d'autorité. Or, Inox, tout en comprenant les raisons de son père, ne parvient pas à admettre sa démission à son égard. Dans le même temps, sa mise au travail lui a « [...] fait prendre conscience de l'oisiveté de [son] père... », selon son expression. Ces deux sentiments se rencontrent, en détruisant en partie l'image qu'il avait de son père. Certes, il lui reste affectivement attaché, mais, constatant son incapacité (à travailler, à payer les études de ses enfants, à nourrir sa famille, etc.), il n'est plus prêt à tout accepter de lui. Par conséquent, il remet en cause le statut de son père, et le sien propre, celui d'un enfant. Leurs rôles respectifs, tels qu'ils sont assignés par la règle sociale, sont déstabilisés, à la limite inversés ; l'enfant a le sentiment de contribuer à nourrir son père, réalité

⁷ La mère au contraire devient la figure de proue de la famille ; voir à ce sujet LE PAPE (1992).

impensable dans le système des normes et des représentations traditionnelles. Un enfant de douze ans ne contribuait pas de manière essentielle au budget familial même s'il pouvait y participer en travaillant aux champs, par exemple, en échange de quoi, il recevait tout ce qui lui était nécessaire (nourriture, vêtements, protection, etc.). La force de travail de son père, des aînés était nettement supérieure à la sienne. Sa part de labeur ne venait qu'en complément. Au contraire, dans la famille d'Inox, l'activité de l'enfant est le pilier par lequel passe la survie. C'est du moins le sentiment d'Inox qui n'a pas l'impression que les revenus de son père soient déterminants pour sa famille. Inox estime assumer une responsabilité réservée au père, à l'oncle, cela le fait accéder en partie au statut d'adulte même si les aînés sont réfractaires à une possible émancipation. Inox glisse vers un autre rôle. Il travaille et revendique par conséquent les corollaires de cette obligation : le droit d'être consulté, celui de ne plus se soumettre n'importe comment. Il prend un peu de la place de ce père. Si celui-ci ne l'accepte pas, Inox entre en conflit avec lui et choisit parfois la fugue. Il fuit et manifeste par cet acte qu'il ne se sent pas à sa place et qu'il préfère quitter spectaculairement, même si c'est temporairement, ce système de places. En s'opposant, il se pose en tant qu'individu qui peut décider de lui-même, car il supporte des charges telles qu'il peut se permettre de le faire. La fugue est un avertissement significatif qu'il utilise pour rappeler à sa famille qu'il peut partir, et que, s'il reste, il a droit à certaines considérations. Il veut pouvoir se reposer sans être dérangé la nuit par son petit frère, ne pas être battu par son père. Il a certaines exigences qu'il monnaie du fait qu'il travaille. S'il n'a pas gain de cause, il a recours à des pressions. Il dit : « [...] mon père m'a dit qu'il allait me frapper, alors j'ai fui [...] ». Et pourtant cet acte lui coûte : tout d'abord en angoisse (il a très peur de dormir dehors), et aussi en culpabilité (il sait combien il est indispensable aux siens). Malgré tout, il passe à l'acte et parvient à gagner le combat qu'il livre. À son retour, son père ne le bat pas et lui parle comme à un « grand », dit-il, en lui expliquant les motifs qui l'avaient poussé la veille à vouloir le frapper. Le père est obligé d'expliquer, de donner des raisons, alors que dans la société traditionnelle, le seul argument est l'argument d'autorité. Par ce biais, il y a émergence d'un espace où peut se développer une rationalité critique. Pour permettre ce dialogue, Inox a une stratégie. Le matin, en se réveillant de sa nuit au dehors, il part travailler et revient le soir avec les gains de sa journée, brisant ainsi les velléités répressives du père. Il connaît son importance dans la famille et sait comment il la paye. C'est une place conquise. À la question : « Que penses-tu apporter à ta famille ? », Inox répond sans hésitation : « j'apporte de l'argent... », et il ajoute : « [...] si on me donne un cadeau, si on me donne de l'argent, je le donne à ma mère [...] : le jour où on me donne à manger, quand je rentre à la maison, je ne

mange pas... » Inox allège au maximum le poids qu'il pourrait représenter pour sa famille et économise même sur la nourriture quand il peut. La place qu'il occupe dans la famille est fonction de cet apport. Il sait que, s'il la quitte : « [...] ils vont souffrir beaucoup, mon père va beaucoup souffrir, tant qu'il n'a pas gagné travail, c'est à cause de ça... » Sa relation, tout en restant affective avec sa famille, s'est monétarisée. Elle est indissociable de l'argent : celui qu'il rapporte, celui qui manque à la maison. Inox ne se sent pas le cœur de quitter sa famille du fait notamment de cette dimension. Il dit : « [...] et puis, quand je serai dehors, je vais penser à eux, je vais vouloir revenir, pour mon père et ma mère, pour mes sœurs et mes frères... » Il se sent responsable d'eux comme un chef de famille qui ne peut quitter les siens et les laisser dans le besoin. Il sait aussi que personne ne peut encore prendre la relève. Son petit frère, selon lui, ne vend pas encore très bien, et la vente de pains morts par sa sœur qui aide sa mère ne suffirait pas à nourrir la famille. Mais parfois, quand sa grande sœur vient lui rendre visite et qu'elle doit voyager, il a envie de partir avec elle. Il lui arrive d'en pleurer. Son père le raisonne alors et il comprend. Mais un jour peut-être, ce poids familial aura raison de lui, ou bien ses exigences se préciseront devenant incompatibles avec sa vie familiale, et Inox devenu plus grand fuguera et ne reviendra plus, la peur au ventre et la culpabilité au cœur, affranchi de ses responsabilités précoces, fuyant ses charges prématurées, fuyant aussi les conditions de vie à Washington... aspirant à une hypothétique et déchirante liberté.

En attendant, Inox est souvent victime des quolibets de ses camarades scolarisés du bidonville. Il les appelle malgré tout ses « amis ». Le lien qui les unit est donc important à ses yeux, ce qui donne aux moqueries une dimension d'autant plus forte. Les autres enfants se moquent du fait qu'ayant quitté l'école, Inox vende des *Lotus*. Le jeu consiste à lui dire qu'il ne pourra devenir que leur serviteur quand ils seront grands. Citons Inox : « [...] et puis, ils disent que lorsqu'ils seront riches, je serai *boy* chez eux, ou leur jardinier... » Ce regard des autres enfants le fait souffrir et le révolte. Sa réaction alors n'est pas de se battre avec eux. Bien que « fâché », selon son expression, il parvient à prendre du recul. Il sait pourquoi il en est là, et dans une certaine mesure, il est conscient de sa situation. Il estime qu'il ne peut compter que sur lui. Ce qu'il vit le renvoie à lui-même, lui dévoilant les limites de la vie communautaire, de la solidarité. Ni son père, ni sa mère, ni son grand frère boulanger, ni ses sœurs n'ont pu l'aider à poursuivre sa scolarité. Il est seul face à son problème, et il insiste sur ce fait : « [...] ils se moquent de moi, mais moi, je me dis que ça ne fait rien [...], je dis que je me débrouille moi-même et que ça ne fait rien, c'est ce que je me dis dans mon cœur... » La notion d'autonomie apparaît. Il s'agit de

trouver toute solution pour s'en sortir et de choisir la moins mauvaise. C'est ce qu'a fait Inox. Loin d'être résigné, il n'est pas à cours de ressources. Devenu individu, il n'attache qu'un prix modéré aux moqueries et aux critiques des autres. Il tient peu compte des réactions de ses « amis ». Il trouve en lui l'énergie pour dépasser ces vexations : « [...] je ne suis pas content, je suis fâché [...], mais je me dis que Dieu est grand pour toujours, et que peut-être je serai mieux qu'eux-mêmes... » La religion est pour lui un réconfort et il rêve son avenir.

RÊVER L'AVENIR

Chrétien, Inox n'est pas préoccupé par la sorcellerie. Ses espoirs ne semblent pas affaiblis par des craintes quelconques qui prendraient leur source en elle. Il ne croit pas pouvoir être victime d'un « sort » et pense que ceux qui se disent sorciers sont des « mauvaises » personnes et que : « [...] Dieu va les punir, et les tuer mal... » La sorcellerie, si présente dans les villages et même en ville, où elle continue de rendre compte des malheurs et donc de régir les actes et les rapports de la vie quotidienne (DE ROSNY, 1981), ne semble pas effrayer Inox. Face à ce type de représentations très prégnantes en milieu gourounsi, il affirme sa sérénité et son indépendance.

Inox se présente comme un enfant très réaliste y compris dans ses rêves d'avenir. Ce jeune garçon ne se projette pas dans un avenir idéal, où il serait chanteur, acteur, champion de karaté, justicier de la veuve et de l'orphelin, preux chevalier œuvrant pour la justice. Ses espérances restent lucides, quasiment objectives. Il achètera une tondeuse d'occasion et, en la poussant devant lui, proposera ses services de cours en cours, de jardins en jardins, sillonnant les quartiers riches sans jamais y habiter. Il pourra aussi cultiver le champ de son père à Abidjan, un terrain *squatté* pouvant leur être arraché du jour au lendemain, où ils produisent un peu de maïs, de manioc et de patate douce. La projection la plus forte d'Inox est d'avoir : « [...] un peu de travail, un bon travail... » Son espoir est aussi de « continuer » l'école. Pour lui, il ne s'agit pas de « reprendre » sa scolarité, comme s'il n'ait son expérience de rupture d'avec le système scolaire, mais de s'inscrire un jour à nouveau dans un cycle, de manière à surmonter victorieusement cette exclusion. L'important pour lui est d'imaginer que cela est du domaine d'un possible qu'il peut faire vivre hors de son rêve. Mais la condition est draconienne, il faut pour cela que son père ait de « l'argent », donc du travail, il en a conscience, il identifie cette obligation incontournable.

Parmi les rêves d'Inox, son village occupe une grande place. Il ne le connaît pas, sa dernière visite est lointaine. Il était encore au dos de

sa mère, dit-il, et n'avait que six mois. À douze ans, les années se sont écoulées et ce village idéalisé est peuplé par ses cousins et ses cousines qu'il ne connaît pas et qu'il est avide de rencontrer. Il partira un jour, son père lui en a fait la promesse, mais toujours, le même obstacle surgit, celui des moyens financiers pour y aller. Il faut attendre que le père « ait eu l'argent », selon l'expression d'Inox. Mais c'est certain, Inox ira un jour à la rencontre de ce rêve d'enfant entré si vite dans la vie d'adulte, ses songes le lui ont dit, et les rêves... ça peut se réaliser.

Inox ne veut pas retourner définitivement dans son village. Il ne veut pas non plus faire comme son père. Il n'aspire pas à reproduire la trajectoire paternelle. Ses modèles sont en partie extérieurs à son milieu familial, puisés dans le contexte urbain, dans les propres observations qu'il en a faites et dans les leçons qu'il en a tirées. Il pense par lui-même et non par l'intermédiaire de son père, de son grand frère ou d'un aîné. Ses rêves sont les siens et ne sont pas forcément conformes à ce que la famille désirerait pour Inox. Il semble construire un itinéraire qu'il s'est approprié. Inox est déjà un individu (MARIE et WERNER, 1990), agissant et pensant par lui-même. Inox, ou quand l'extrême précarité forge la saisissante précocité d'un enfant-adulte engagé dans l'aventure de l'individualisation.

BIBLIOGRAPHIE

- BONASSIEUX (A.), 1987. — *L'autre Abidjan : chronique d'un quartier oublié*, Paris, Inadès-Karthala, 220 p.
- DEDY (S.), 1990. — *Étude sur les enfants défavorisés d'Abidjan : Abobo, Adjamé, Plateau, Treichville*, Abidjan, Unicef-ministère de la Jeunesse, des Sports et des Affaires sociales, 20 p.
- DE ROSNY (É.), 1981. — *Les yeux de ma chèvre*, Paris, Plon, 415 p.
- FERRAROTTI (F.), 1983. — *Histoire et histoires de vie*, Paris, Méridien Klincksieck, 195 p.
- KONE (D.), 1993. — « Jeunesse et nouvelles cultures urbaines », séminaire *Les valeurs et les croyances de la jeunesse sur le mariage et la famille*, 31 mars au 3 avril 1993, Abidjan, IES-Unesco, 10 p.
- LAUTIER (B.), 1986. — Les secteurs informels « face à la crise », *Carnets des ateliers de Recherche, les salarisations ambiguës*, Paris, vol. VII : 99-124.
- LE PAPE (M.), 1992. — « Abidjan, avant la récession et maintenant : des tendances sociologiques durables », *Table ronde Crises et ajustements structurels*, Gidis CI, 31 nov., 1^{er} et 2 déc. 1992, 2-3, 9 p.

- MARIE (A.) et WERNER (J.-F.), 1990. — *Les individus face à la crise : invention d'une culture de la modernité et processus de recompositions dans les marges de la société urbaine africaine (Abidjan, Bamako, Brazaville, Niamey, Ouagadougou)*, Paris, Groupe de recherche sur la modernité dans les villes africaines, Orstom, 52 p.
- MEUNIER (J.), 1977. — *Les gamins de Bogota*, Paris, Lattès, 1977, 216 p.
- UNICEF (éd.), 1991. — *La situation des enfants dans le monde*, New York, 128 p.